

Jean Schuster

La psychanalyse dans le surréalisme

Un centre de documentation sur le surréalisme verra prochainement le jour à Paris, à l'initiative de l'Association ACTUAL, subventionnée par le ministère de la culture.

Jean Schuster, désigné par André Breton comme son exécuteur testamentaire pour les archives surréalistes, en est le directeur.

Alors que les surréalistes exaltent ce qui va à contre-courant, Freud considère que le savant n'a que faire des bouleversements qu'il induit.

On sait combien les prise de position des surréalistes furent ressenties comme radicales par la conscience européenne de l'entre-deux-guerres qui les aveint suscitées: "J'insiste, disait André Breton en 1942, sur le fait que le surréalisme ne peut être historiquement compris qu'en fonction de la guerre – de 1919 à 1938 -, en fonction à la fois de celle dont il part et de celle à laquelle il retournent." Le surréalisme fut aussi dans l'aventure privée d'êtres cherchant à s'éprouver à travers les expériences majeures de l'existence: la création et l'amour, la solitude et le rêve, la révolte et l'action...

Quelle rupture a été celle du surréalisme? Aventure esthétique, éthique, politique? La quête surréaliste a-t-elle croisé dans ses interrogations la découverte freudienne?



Carte d'analogie de Freud in le Surréalisme, même (n° 5, 1959).

L'inconscient, entre autres

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que les fondateurs du surréalisme, Breton et Aragon, sont, lorsqu'ils se rencontrent, étudiants en médecine et connaissent les travaux de Charcot sur l'hystérie (Breton a été l'élève de Babinski, ancien assistant de Charcot, devenu son rival). Ils font connaissance à l'hôpital du Val-de-Grâce, fin 1917, je crois; ils sont affectés au 5ème fiévreux (maladies mentales). Cette rencontre est une sorte de précipité: ils échangent leurs connaissances psychiatriques et leurs exaltations poétiques. C'est le moment où ils découvrent Lautréamont dont ils font des lectures à haute voix et, un peu plus tard, Raymond Roussel qu'ils seront les premiers à défendre. Avec Philippe Soupault, les deux amis rendent visite à Apollinaire le plus souvent possible; "l'avoir connu passera pour un rare bienfait", dit Breton, qui n'en reste pas moins sous le charme de Valéry.

Quant à l'observation des maladies mentales, Breton et Aragon sont fascinés par certains "discours" délirants aussi bien que par les crises hystériques provoquées par Charcot à la Salpêtrière. En dépit (ou à cause) du discrédit dans lequel Charcot est depuis longtemps tombé, notamment grâce aux efforts de Babinski et de Janet, les deux poètes ne se départiront jamais de leur admiration pour celui qui inventa les signifiants d'une maladie incertaine: en 1928, ils célébreront avec lyrisme *le Cinquantenaire de l'hystérie*. La guerre terminée, Aragon et Breton abandonnent la médecine, mais ils suivront, avec un dilettantisme assidu, l'évolution de la psychiatrie. Le surréalisme, après tout, n'aurait été qu'un cénacle producteurs d'oeuvres d'art (voir la critique de Bataille) si, dans son champ, ne s'étaient développées les préoccupations que l'on sait pour la psychanalyse (Breton, Dali, Crevel, Legrand), la sociologie (Naville, Leiris, Monnerot), l'anthropologie (Breton, Leiris, Legrand, Bounoure), les mathématiques (Queneau), la linguistique (Queneau, Leiris), la physique (Dali, Paalen), la mythographie (Legrand), l'économie (Thirion), l'histoire de l'art (José Pierre), etc.

Sur les rapports du surréalisme avec la découverte de l'inconscient freudien et la théorie de la conscience subliminale du philosophe anglais Myers, que Breton a probablement lu grâce à Flournoy, il faut consulter l'essai capital de Jean Starobinski qui date de la fin des années soixante: *Freud, Breton, Myers*. Il était nécessaire que Starobinski précisât que la psychanalyse n'avait pas été le seul support théorique de la pratique surréaliste (écriture automatique, "sommeils", récits de rêve...). Peut-être s'aventure-t-il lorsqu'il pense que Breton aurait "préféré" Myers parce qu'il valorise l'inconscient (le subliminal), alors que Freud le tient pour une instance psychique ni plus ni moins importante que les deux autres. Dans le surréalisme il y a toujours une enchère tactique; si l'on met l'accent sur l'inconscient, l'art sauvage ou la voix féminine, ce n'est pas selon un système de valeurs: c'est au contraire pour abolir un tel système. Peut-être aussi, l'autre thèse de Starobinski d'une concurrence dans le surréalisme entre la psychanalyse, d'une part et la parapsychologie, l'ésotérisme et l'alchimie, d'autre part, serait-elle à reprendre de façon moins statique, plus hégélienne. Mais je ne saurais passer sous silence le témoignage contradictoire de Soupault qui n'a jamais eu la moindre sympathie pour Freud: il affirmait, vers 1973, que c'était la lecture du livre de Janet, *l'Automatisme psychologique*, qui décida de la rédaction des *Champs magnétiques*.

Rencontres manquées

Il est un fait qu'il y a eu, entre Freud et Breton, une sorte de malentendu. Qu'attendait Breton de sa visite à Vienne en 1921? Il en fait un compte rendu d'à peine deux pages, parfaitement insolent, qu'il publie dans *Littérature*. Trente ans plus tard, il regrettera d'avoir sacrifié à l'epsrit dada. Précisément, à Vienne, je crois que Breton était allé chercher une sorte de caution théorique qui lui aurait permis d'en finir au plus vite avec le négativisme dada. Naturellement, Freud ne pouvait, de quelques manières que ce fut, lui donner semblable caution. Il serait évidemment

dérisoire de prendre la rencontre de 1921 comme un exemple d'insubordination envers le père. Freud, quant à lui, ne s'est jamais intéressé au surréalisme. En 1938, il écrit à Stefan Zweig que, jusqu'au moment de rencontrer Dali, il considérait les surréalistes comme des fous intégraux: "J'étais tenté de ternir les surréalistes, qui apparemment m'ont choisi comme saint patron, pour des fous intégraux (disons à 95%, comme pour l'alcool absolu)." Dali a dû le charmer, faire de la prestidigitation, au point que Freud dit à Zweig qu'il serait intéressant d'analyser ses tableaux: "Le jeune espagnol, avec ses candides yeux de fanatique et son indéniable maîtrise technique, m'a incité à reconsidérer mon opinion. Il serait en effet très intéressant d'étudier analytiquement la genèse d'un tableau de ce genre. Du point de vue critique, on pourrait cependant dire que la notion d'art se refuse à toute extension lorsque le rapport quantitatif, entre le matériel inconscient et l'élaboration préconsciente, ne se maintient pas dans les limites déterminées. Il s'agit là, en tout cas, de sérieux problèmes psychologiques." (Certes, l'analyse des tableaux de Dali n'a jamais eu lieu.)

Sur les rapports de la psychanalyse au surréalisme, il me paraît important d'invoquer une sorte d'arbitrage, celui de Benveniste qui, en 1956, écrit: "C'est dans le surréalisme poétique, que Freud, au dire de Breton, ne comprenait pas, qu'il aurait pu trouver quelque chose qu'il cherchait à tort dans le langage organisé." Il est un fait qu'en 1932, dans *les Vases communicants*, Breton cherche une assez mauvaise querelle à Freud (il est à ce moment-là préoccupé par le livre de Hervey Saint-Denis, de même que sa référence à Myers et à Flournoy au même moment (*le Message automatique*, 1931) sont là comme défenses contre un homme qu'il admire. On sait d'ailleurs que, d'une façon très caractéristique, Breton considère le succès comme une sanction mortelle: "Toute idée qui triomphe, dit-il, court à sa perte."

Certains surréalistes se sont fait psychanalyser, Michel Leiris par exemple. Il parle de sa répugnance à l'égard de la psychologie, mais admire la *Psychopathologie de la vie quotidienne* (qui a été comme un livre de chevet pour Benjamin Péret). Queneau, lui aussi, s'est fait analyser; il en a tiré un recueil de poème sarcastiques, *Chêne et chien*. Durant son court passage dans le surréalisme, vers 1933, Caillois sera assez ouvert, mais deviendra violemment anti-freudien.

Freud noté

Pour terminer ce tour d'horizon nécessairement incomplet, citons un documents publié dans le numéro 18 de la revue *Littérature* (1ère série, mars 1921), dirigée alors par Aragon, Breton et Soupault. Breton avait la passion du jeu des notations scolaires; tout au long de l'assez longue histoire du surréalisme, on s'est réuni et on a tout noté, absolument tout, de -25 à +20: les écrivains, les livres, les passions, les types de femmes, les monuments de Paris, les parties du corps... Les revues surréalistes sont pleines de ces tableaux manichéens, sans compter les archives qui regorgent de résultats non publiés. Soupault, dans ses *Mémoires*, se moque avec humour et sans méchanceté de cette manie. Dans ce numéro de *Littérature*, on note un lot de 200 auteurs environ, de toutes les époques et de toutes les langues; il y a, cette fois, 11 participants. Précisons que la note 0 exprime l'indifférence la plus complète. Un seul nom parmi les auteurs "notés" relevant de la psychiatrie: Freud: Voici les appréciations chiffrées de ces "examineurs":

Louis Aragon	15
André Breton	16
Gabrielle Buffet (compagne de Picabia)	10
Drieu La Rochelle	1
Paul Eluard	8
G. Ribemont-Dessaignes	0
Jacques Rigaut	14
Dr Th. Fraenkel	16

Ph. Soupault	1
Tristan Tzara	0

En 1920, il s'agit, pour les futurs surréalistes, de faire flèche de tout bois, d'accaparer tout ce qui tend vers la subversion violente ou souterraine, tout ce qui fait scandale et déchaîne la fureur d'une bourgeoisie rendue plus arrogante par "sa" victoire sur l'Allemagne. Dada, dont il faudra bien sortir un jour ou l'autre, est, pour l'instant, superbement ravageur. Les "grands", Tzara, Ernst, Arp, ont laissé à leurs jeux sans risque, ou à leur carrière de propagandistes politiques, les comploteurs puérils de Berlin ou de Zürich. Il sont venus à Paris, en partie par ce vieux réflexe qui perçoit cette ville comme capitale de l'art vivant, mais surtout pour y rencontrer des jeunes gens qui mènent alors grand tapage: Aragon, Breton, Desnos, Eluard, Péret, Soupault... Picabia aussi est là, plus âgé mais très "activiste". Les légendes de Jacques Vaché ("nous n'aimons ni l'art ni les artistes"), de Cravan, de Duchamp (depuis New York, il tire pas mal de ficelles) se substituent, dans un temps purement stratégique, aux "convenances" poétiques, fussent-elles aussi *modernes* que celles d'Apollinaire, de Reverdy ou de Max Jacob.

En politique, on trouve alors beaucoup plus "dérangeant" les anarchistes que les bolcheviks. Les exploits de la bande à Bonnot (1911) continuent d'échauffer les têtes; Landru, dont l'humour est évidemment d'une autre nature que l'esprit français de l'époque: Courteline, Jules Renard, Tristant Bernard, etc., Landru est davantage exalté que le prolétariat du rayon de Vyborg.

De même, l'intérêt pour l'hermétisme est à comprendre comme une recherche d'appréhension et de compréhension du monde par des voies "interdites", voire maudites, à la fois par la philosophie classique et par les religions établies. Dès 1923, une double page publiée dans *Littérature* donne les auteurs préférés des futurs surréalistes: on y lit les noms de Hermès Trimégiste, de Raymond Lulle, de Nicolas Flamel, de Corneille Agrippa, de Claude de St Martin et de Péladan. *La Révolution surréalistes* recommande la lecture de René Guénon, Aragon cite Flamel que Breton exalte, Leiris publie un texte important sur *la Monade hiéroglyphique* de John Dee. L'hermétisme, c'est, pour les surréalistes, la pensée analogique, le *sang* de la poésie, une voie privilégiée pour surmonter les dualismes que la pensée logique maintient artificiellement, à commencer par celui du sujet et de l'objet.

Analopies

Lorsque j'ai lu les *Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, je n'ai pu m'empêcher d'établir un double parallèle, psychologique entre Freud et Breton, sociologique entre le "groupe" psychanalytique et le "groupe" surréaliste. Il y a chez les deux hommes quelque chose de plus subtil que le goût du pouvoir, c'est la volonté de faire partager les idées. Notez que, bien entendu, ni le surréalisme ni, à un moindre degré probablement, la psychanalyse n'ont de vocation prosélytique; Breton n'a aucun désir de transformer tous les écrivains et tous les artistes en surréalistes (il dira, vers 1963, que "nous avons toujours été entre 12 et 20 autour d'une table de café, et que c'est bien ainsi"); je ne crois pas que Freud ait eu l'ambition d'investir entièrement le champ de la pathologie mentale et de sa thérapie. Avec Freud comme avec Breton le charisme, évident – il ne s'agit pas ici de le nier ni d'inférer qu'ils n'ont pas joué – est au seul service de la propagation d'idées que l'on sait subversives, même si, pour Freud, le caractère subversif n'entre pas en ligne de compte, et si, pour Breton, au contraire, il est primordial.

L'analogie sociologique est plus probante encore. Quel dommage que Jules Monnerot, lorsqu'il écrivait le seul ouvrage qui, à ce jour encore, rende compte de la nature pratiquement inclassable – sociologiquement parlant – du groupe surréaliste (*La Poésie moderne et le sacré*, 1945) n'ait eu à sa disposition les *Minutes de Vienne* ! Les raisons des exclusions, chez les premiers psychanalystes (Jung, Adler, Stekel), ne sont, pas plus que chez les surréalistes, des questions de personne; à tout le moins, si de telles questions entrent en jeu, c'est de façon contingente. Dans les deux cas, il s'agit de défendre et de faire passer une idée. Dans des groupes minoritaires non

institutionnalisés comme la Société psychanalytique de Vienne et le surréalisme, les ruptures sont indispensables. Pour la survie de la psychanalyse, dans les années 1910-1915, il fallait couper court aussi bien au doute actif de Jung sur le rôle majeur de la sexualité qu'à l'édulcoration socialisante d'Adler. Pour le surréalisme, quinze ans plus tard, il fallait tenir une position *intenable*, à la fois contre la littérature révolutionnaire officielle, type Barbusse, et contre le retour à une écriture individuelle sans autre projet que d'"exprimer le moi" de l'auteur et de divertir le lecteur.

Ce qui, enfin, me paraît caractériser les deux groupes (Vienne, 1902/1920, Paris 1924/1969), c'est qu'ils sont l'un et l'autre des *sociétés fermées*, par opposition, à la fois, aux *sociétés ouvertes* telles qu'églises, partis, syndicats, etc. et aux *sociétés secrètes*, telles que franc-maçonnerie, sectes, etc.

Reste que ces analogies ne sauraient dissimuler une différence fondamentale: Freud est un révolutionnaire involontaire; de son point de vue, il est dans la rigueur de la démarche scientifiques qui est d'observer les phénomènes, d'évaluer leur degré de réalité et de les intégrer dans un système théorique cohérent. Si, au passage, Ce système perturbe une structure établie (idéologie, religion, institution...), le savant n'en a que faire. On pourrait dire, à cet égard, que Freud et la psychanalyse ont été en quelque sorte "récupérés" par le surréalisme, qui a voulu repérer et exalter ce qui se dressait contre l'état des choses, ce qui allait contre le courant.

Aujourd'hui, je pense que l'essentiel du surréalisme aura été dans la recherche de ce fonctionnement de l'esprit qui permet de produire un langage en rupture complète avec le langage issu de la mentalité logique. À cet effet, sont convoqués aussi bien les objets sauvages, les dessins d'aliénés, que des psychiatres éclairés et sensibles (Morgenthaler, Prinzhorn) ont révélés au tout début des années vingt, les textes et les dessins médianimiques (Hugo, Victorien Sardou, Hélène Smith), les textes écrits sous l'effet de drogues (Thomas de Quincey, et peut-être Poe, Baudelaire, Rimbaud), la transcription "automatique" de certains états crépusculaires (Fussli, Lautréamont, Corbière, de Chirico), l'architecture délirante (Gaudi, Cheval), la "naïveté" (Jean-Pierre Brisset, Henri Rousseau), les constructions élaborées dans l'imaginaire par le jeu exclusif des signifiants (Roussel, et, dans une certaine mesure, à partir du *Grand verre*, Marcel Duchamp), sans compter ce que nous avons déjà vu relevant directement de la pathologie mentale et de son traitement (hypnose, techniques associatives). Que dire de *l'Immaculée Conception*, publié en 1930 par Eluard et Breton, et des essais de simulation de délires qui en constituent la partie centrale? Breton n'aimait pas ce livre, il me l'a dit. J'aurais dû lui demander pourquoi. Faute de l'avoir fait, on en est réduit aux conjectures. Peut-être la "simulation", en ce qu'elle peut avoir de comparable à la paranoïa-critique que Dali venait tout juste d'inventer, ne lui donnait pas satisfaction sur le plan, si j'ose dire, de la morale poétique. Dans les *Entertiens* (1952), il parle de la convergence de la paranoïa-critique, mais il ajoute que l'ambition était de réduire l'antinomie entre la raison et la déraison. Ce serait là une des nombreuses tentatives des surréalistes pour valider la théorie. Vous voudrez bien remarquer, par ailleurs, que la référence de *l'Immaculée conception* n'est pas psychanalytique. Les cinq délires simulés appartiennent à la nosographie de la psychiatrie du XIX e siècle.

Il faut noter que, depuis *l'Immaculée Conception*, Breton avait pris connaissance de témoignages de *l'intérieur*, alors assez rares: *En bas*, récit bouleversant où Leonora Carrington décrit son internement en Espagne, en 1940; et le *Journal d'une schizophrène*, texte tout aussi bouleversant, publié par M.-A Séchehaye vers 1950 (je ne parle pas d'Artaud et des *Lettres de Rodez*, c'est, me semble-t-il, un tout autre problème).

Par ailleurs, il y a une sorte de malentendu autour de l'automatisme. Breton lui-même, et c'est là un trait non négligeable de son génie, a déclaré qu'une fois le filon découvert il était sans intérêt de l'exploiter à outrance: on ne devrait pas oublier qu'au tout début, lorsque Breton et Soupault "rédigent" *les Champs magnétiques*, Eluard, par exemple, compose très sagement des poèmes. La peinture de Dali est le contraire de l'automatisme; celle de Magritte aussi. Notons au passage que les surréalistes belges – les seuls à ne pas avoir été des épigones des surréalistes de Paris – s'opposaient à l'automatisme tant poétique que graphique.



*La femme est l'être qui
projette la plus grande
ombre ou la plus grande
lumière dans nos rêves.
Ch. B.*

Portrait de l'anarchiste Germaine Berton in « la Révolution surréaliste » (n° 1, 1924)

Elle avait tué le camelot du roi Marius Plateau, secrétaire de rédaction de « l'Action française ».
Autour de son portrait, de haut en bas et de gauche à droite : Aragon, Artaud, Charles Baron, Jacques Baron,
Boiffard, Breton, Carrive, Chirico, Crevel, Delteil, Desnos, Eluard, Ernst, Freud, Francis Gérard, Limbour,
Lubeck, Malkine, Masson, Morise, Naville, Noll, Péret, Picasso, Man Ray, Savinio, Soupault, Vitrac.

Profonde déférence

Si l'on peut constater une sorte de distance prise par le surréalisme à l'égard de la pensée freudienne à partir de 1930, il y a, je crois, parmi bien d'autres, une raison purement matérielle: la barrière de la langue. On le sait, Breton a toujours eu une véritable répulsion pour les langues étrangères et sa connaissance de la pensée allemande est de seconde main. Les traductions françaises se font à un rythme désespérant, l'écho répercuté par les adeptes français de Freud est loin d'être convaincant... En dépit de tous ces obstacles, la psychanalyse et la pensée de Freud ne cesseront d'intéresser le surréalisme. D'abord, il y aura le respect, la "profonde déférence", dira-t-il lui-même, qu'il ne cessera de témoigner à Freud.

Jacques Lacan publie, dans le n°1 de *Minotaure*, le 1er juin 1933: "Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience". Au sommaire de ce premier numéro, avec le nom de Lacan, on trouve ceux d'Eluard, Breton, Crevel, Marcel Jean, Maurice Heine et Dali qui, en 1933, sont les membres les plus actifs du groupe, et qui, petit à petit, prendront le "pouvoir" à *Minotaure*.

En 1938, paraît *Trajectoire du rêve*, recueil de récits oniriques et d'illustrations "assemblées" par André Breton". Breton avait demandé à Freud sa participation. De Vienne arrive une lettre de refus assez désagréable; le motif en est qu'on ne peut parler d'un rêve sans avoir parlé avec le rêveur. Le fac-similé de cette lettre (8 décembre 1937) est en fin de volume, sans traduction ni commentaire: en fin de sommaire, on lit: "Lettre de Freud". Mais cette façon discutable de "marquer le coup" est largement compensée, selon moi, par le texte en deux parties qui ouvrent le livre, toutes deux signées A.B.; la première fait état de l'arrestation de Freud par les nazis; elle espère, "sur le plan universel, un réveil de conscience (qui) entraînera un sursaut d'indignation". La seconde rend compte d'une dépêche de Vienne: Freud n'est pas arrêté mais "gardé à vue". Conclusion: "Que l'esprit, alerté à toutes les latitudes, se concentre pour veiller sur sa demeure inviolable, que s'organise symboliquement la garde d'honneur qui impose sa libération intégrale, immédiate et assure, où bon lui semble, l'achèvement paisible et glorieux d'une existence spirituelle à laquelle nous tenons comme à la nôtre."

Le ça

C'est à ce moment que Breton prépare *l'Anthologie de l'humour noir*, qui paraîtra en 1940 et qui sera immédiatement saisie par Vichy. A cette date, il avait sûrement pris connaissance de la seconde topique. *Le Moi et le ça* avait été traduit par Jankélévitch (qui vait rendu *es* par soi, à la suite de Marie Bonaparte). Dès 1933, le docteur Frois-Wittmann, psychanalyste et défenseur passionné du surréalisme, précise dans *Minotaure* que le consensus s'est fait, chez les psychanalystes français, pour traduire *das Es* par le ça (qui vient, dit-il avec la rigueur qui caractérise toutes ses communications dans les publications surréalistes, de Nietzsche, via Groddeck). Il faut croire que Breton n'a pas lu cet article puisque, sept ans plus tard, il construira sa préface ("Paratonnerre") à *l'Anthologie de l'humour noir* et les notices sur la triple instance de la seconde topique, en privilégiant judicieusement le rôle du surmoi, mais en usant d'un vocabulaire confusionnel.

On pouvait reprocher aux surréalistes, à l'exception de Legrand, après la seconde Guerre mondiale, d'avoir tenu la psychanalyse pour un système fermé par la mort de Freud.

C'est une des raisons – parmi beaucoup d'autres et certainement pas la plus importante – pour lesquelles le surréalisme a échoué, ce qui le rend, aujourd'hui, *possible*.

*Propos recueillis par Colette Garrigues.
In l'Ane, magazine freudien, n°17 (1984).*

"Excusez les fautes du copiste !" Et signalez-les moi... (ttyemupt@yahoo.fr)